

Introduction

Imaginons un dialogue entre un professeur de philosophie et ses élèves. Le professeur, essayant de défendre l'intérêt « humain » de la philosophie, dirait à ses élèves qu'il ne faut pas « rester dans l'opinion ». Pourquoi ? Parce que la philosophie a pour objet spécifique de s'interroger sans arrêt sur tout ce qui nous paraît aller de soi, même sur les connaissances qui nous paraissent être les mieux établies. Philosopher, par définition, c'est remettre en question les opinions. Les opinions sont à la fois communes (elles désignent alors les idées reçues au sein d'une société) et personnelles (elles désignent alors les idées auxquelles chacun d'entre nous tient le plus). Ce qui pour les philosophes est négatif dans l'opinion, c'est qu'elle n'est pas un avis mûrement réfléchi, elle est quelque chose de non justifié. Elle n'est pas fautive à proprement parler, mais si elle est vraie, on ne sait pas trop pourquoi elle peut bien l'être. Que répondrait spontanément l'élève ? Que ça ne paraît pas si vital que ça, pour un être humain, de s'interroger sur nos opinions. Il dirait sans doute : « rester dans l'opinion, et alors ? ». C'est-à-dire : qu'est-ce que ça peut bien faire ? En quoi est-ce si important ? Il est vrai que notre époque vit toute entière sous le règne du relativisme, ce qui fait que critiquer le fait d'avoir une opinion, n'importe laquelle, peut paraître choquant. Ainsi, il semble légitime de se demander ce qu'on a à perdre à « rester dans l'opinion ». Qui nous dit que rester dans l'opinion, notamment dans l'opinion commune, n'est pas au contraire vital, ou, en tout cas, nécessaire à la vie en société ? Ne serait-ce pas dangereux, à la fois pour la société et pour nous-mêmes, de tout remettre en question ? A moins que, à force de ne pas réfléchir, nous finissions par y perdre : notre liberté ? la « rencontre » véritable avec autrui ? notre humanité ? Nous nous demanderons donc ici si le propre de l'homme consiste dans l'opinion, l'absence de remise en question, l'absence de réflexion, de raison, ou bien au contraire, dans l'exercice de la réflexion.

<p>Première partie : Certes, l'opinion paraît au premier abord être quelque chose de négatif, puisque c'est toujours un avis prétendant être vrai alors qu'il n'est pas justifié. Pourtant, vouloir, comme le veulent les philosophes, s'en débarrasser, ne serait-ce pas néfaste à la société ? Cela n'irait-il pas contre la liberté humaine ? Enfin, cela ne serait-il pas même dangereux pour nous-mêmes ?</p>

A- Commençons par nous demander si l'opinion peut être considérée comme une menace à la vie en commun, à la bonne entente entre les citoyens.

1) Commençons par nous demander, plus précisément, si l'opinion commune peut être ici une gêne, empêcher l'ordre social, l'harmonie entre les hommes.

a) Pour cela, il convient de bien définir ce que nous entendons par « opinion commune ». On entend par là les idées reçues au sein d'une société. Une idée « reçue », c'est une idée qui passe pour être évidente à tout le monde, mais c'est aussi un préjugé, une idée qui est acceptée par tout le monde... tout simplement, parce que les autres pensent comme ça ! Mais comment exactement nous sont-elles « reçues », comment sont-elles « parvenues » à avoir une influence sur nous, au point que nous y adhérons sans problème ? On peut citer plusieurs sources : ce sont les médias, nos parents, nos amis, etc. Souvent, ce qui fait qu'on adhère à une « idée reçue », c'est justement parce que cette idée nous paraît venir d'une source fiable.

b) Or, refuser de rester dans l'opinion commune ne pourrait-il pas mener à un chaos social ? Imaginons en effet que les enfants se mettent à remettre en question les interdits, les parents l'Etat, les élèves les livres de cours, etc. Il n'y aurait tout simplement plus de vie sociale possible, ce serait, pour reprendre les paroles de Hobbes dans *Du Citoyen*, un « état de guerre de tous contre tous ». La société, et donc la vie en collectivité, exige que les hommes restent le plus possible dans l'opinion commune. Il faut accepter les règles de vie imposées au sein du groupe, les lois, la morale, or, après tout, qui nous dit que ces règles de vie, cette morale, etc., sont bien rationnelles, sont bien conformes au bien ? Mieux vaut ne pas se poser ces questions, et « vivre comme tout le monde » ! (On peut continuer ici sur le conformisme social dont la plupart des élèves ont parlé)

c) Et puis, de toute façon, pourrait-on communiquer entre nous, si nous n'avons rien en commun ? Que deviendraient les dialogues si nous nous mettions à remettre en question tous les mots que nous utilisons, toutes les idées ou tous les arguments que moi comme autrui invoquerait ? On ne pourrait plus du tout se parler ! L'opinion commune est alors quelque chose de positif, qui ressemble à une sorte de lien social. C'est l'esprit collectif d'une nation, c'est la manière de penser de tout un peuple, c'est vraiment ce qui permet à une société de fonctionner « normalement ».

Refuser l'opinion commune, ce serait donc risquer de semer le désordre dans la société, ce serait risquer de détruire le lien social. On comprend alors pourquoi Socrate a été mis à mort par les citoyens athéniens : c'est justement parce qu'il a menacé l'ordre social. Vivre et penser différemment des autres, remettre en question tout ce que disent et font la majeure partie des citoyens, n'est donc semble-t-il pas souhaitable d'un point de vue social.

2) Qu'en est-il de l'opinion personnelle ?

a) Posons-nous maintenant la même question à propos de l'opinion, non plus commune, mais personnelle. Celle-ci rejoint l'ensemble de nos idées, de nos avis, sur n'importe quelle question. Si ces questions nous tiennent vraiment à cœur, on les appelle alors des convictions. Par exemple, la croyance en Dieu est une opinion personnelle très forte. Si on nous empêchait d'avoir cette opinion, si on nous forçait à s'en débarrasser, ce serait sans doute toute notre personnalité qui en pâtirait, parce qu'elle est au centre de notre système de valeurs, de notre vision du monde. Les philosophes qui voudraient que l'on se débarrasse de nos opinions voudraient donc nous faire changer de personnalité !

b) Mais de quel droit pourrait-on de toute façon chercher à nous enlever cette opinion ? N'est-il pas écrit dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, socle de notre démocratie, que chacun a le droit d'avoir les pensées et croyances qu'il veut ? Ici, on pourrait reprocher aux philosophes, qui nous demandent de nous débarrasser de nos opinions, de porter atteinte aux droits fondamentaux de tout être humain. Les philosophes iraient contre la liberté de penser de chacun. Chacun n'a-t-il pas au contraire le droit de penser ce qu'il veut ? (c'est ce que l'on appelle le relativisme). Ne pas vouloir que chacun pense ce qu'il veut, ait son opinion propre, personnelle, c'est donc une forme d'intolérance.

Dans les deux cas, on dira donc que l'impératif des philosophes semble vraiment mener à la mésentente entre les hommes.

B- N'est-il pas plus sain de rester dans l'opinion plutôt que de tout remettre sans arrêt en question ?

On peut aller plus loin encore dans la critique du rejet philosophique de l'opinion, en montrant qu'elle est dangereuse d'un point de vue « vital » (ou, plus généralement, « pratique »). Il serait contraire à la vie, à l'action. Il pourrait même ultimement mener au désespoir le plus total, et à la folie.

1) Une vie dans laquelle on appliquerait l'impératif des philosophes, ne serait-elle pas impossible ? Reprenons l'exemple évoqué par **Descartes** dans sa célèbre morale par provision, dont il nous parle dans la troisième partie du *Discours de la méthode*. Descartes prend l'exemple d'un voyageur égaré dans une forêt, qui se trouve, à un moment donné, face à un terrible choix : il a face à lui deux chemins, mais il ne sait pas où ils mènent. Si l'on applique ici l'impératif des philosophes, qui interdisent de se fier à ce qui n'est pas entièrement certain, alors, ce voyageur devrait, en toute logique, « attendre que ça se passe ». C'est-à-dire : il finirait par mourir sur place, s'il ne se décidait pas pour l'un des chemins (et tout ça par amour de la philosophie ! franchement !). Que veut nous dire Descartes à travers cet exemple ? Que la recherche philosophique de la certitude, et donc, le principe selon lequel il ne faut pas rester dans l'opinion, ne vaut que si on recherche la vérité, c'est-à-dire, si on fait de la philosophie ou une recherche scientifique. Mais dans la vie, ce principe ne peut être appliqué ! La vie est urgente, elle nécessite que l'on fasse des choix même en situation d'incertitude... C'est d'ailleurs pour cette raison que Descartes a rédigé ce qu'il appelle sa « morale par provision » : c'est un ensemble de règles que l'on doit suivre, en attendant de connaître la vérité (ou : quand on ne la connaît pas). Or, que dit la première règle de cette morale ? Qu'il faut toujours faire et dire comme ... la majorité des gens ! Il va même jusqu'à parler de la règle du conformisme... Dans la vie, dans l'action, il faut donc plutôt suivre l'opinion commune que la philosophie !

2) Pire encore : que serait la vie de celui qui remettrait tout en question, qui douterait de tout ? Les philosophes prétendent que pour pouvoir être heureux, il faut réfléchir. Or, ne serait-ce pas plutôt le désespoir que l'on trouverait en vivant de la sorte ? Comment peut-on supporter de vivre en n'ayant aucune assurance ? On n'aurait alors rien sur quoi s'appuyer, on ne pourrait rien construire. On pourrait même finir par perdre le goût de la vie, parce que tout finirait par nous paraître futile. On finirait sans doute par s'éloigner de la vie en société et vivre dans un désert, dans un tonneau, comme les cyniques (philosophes de l'Antiquité qui remettaient en question toutes les normes sociales, et vivaient nus, mangeant du pain, buvant de l'eau, etc.). Le doute permanent semble nous mener à la folie !

Bilan I : On dira ici que ce n'est que pour le philosophe, qui recherche la vérité absolue, ou bien encore pour le scientifique, qu'il peut être important de ne pas se fier aux opinions, de douter de tout ce qui passe pour certain. Dans la vie quotidienne, ou sociale, nous avons besoin d'opinions ! Rester dans l'opinion n'a donc rien de choquant, c'est normal et nécessaire.

Seconde partie : Pourtant, l'opinion est-elle vraiment, contrairement à ce que nous avons dit dans la première partie, sans danger ? rester dans l'opinion, à la fois commune et personnelle, cela ne peut-il au contraire permettre à la société d'évoluer, et aux individus de réellement dialoguer ? le relativisme de notre première partie est-il vraiment défendable ?

A- Contrairement à ce qui a été dit en I, le véritable dialogue suppose au contraire que l'on ne reste pas dans l'opinion (ni l'opinion personnelle, ni l'opinion commune)

1) Revenons d'abord sur l'idée selon laquelle aucun dialogue, aucune communication, ne sauraient exister sans accepter l'opinion commune, c'est-à-dire si on remettait tout sans arrêt en questions : les mots qu'on utilise, etc. Pour approfondir cette question, nous pouvons prendre pour exemple les conversations habituelles, ou bien, les dialogues télévisés, du genre « *C'est mon choix* ». Si on observe les gens débattre entre eux, on peut constater que ces personnes, conformément à ce que nous avons dit ci-dessus, restent constamment dans l'opinion. A la fois dans l'opinion personnelle : on les voit sans arrêt dire « moi, je », etc. Et dans l'opinion commune : ainsi, pour prendre l'exemple d'une émission portant sur le culturisme, on peut voir l'un des participants au débat décréter que les sportifs sont des gens « bêtes ». Pourquoi ? Ben, tout le monde le sait bien ! Et puis comme beaucoup le disent, alors c'est que j'ai raison de penser ça.. Y a-t-il véritablement dialogue ici ? Non, pas du tout ! Au contraire, les conditions d'un véritable échange ne sont pas du tout réunies. D'abord, chacun reste dans son opinion personnelle, en n'écoutant pas ce qu'ont à dire les autres (en n'y apportant aucune importance, puisque ce n'est pas leur avis à eux). On prend également l'opinion commune pour base de la discussion, sans la remettre en question, alors que c'est peut-être par là qu'il aurait fallu commencer !

2) Comment entamer une discussion si on ne sait pas vraiment de quoi on parle ? C'est bien la question que se pose **Socrate**, le premier philosophe, et on commence ainsi à comprendre pourquoi cela pourrait être néfaste à la vie en société, à l'entente entre nous, de rester dans l'opinion. On n'écoute pas les autres, on ne les respecte donc pas, et puis, on parle finalement pour ne rien dire... On se battra peut-être à propos de divergences d'opinions qui pourtant auraient pu devenir enrichissantes ou voire auraient pu finir par « s'unir » dans un accord... Cf. méthode socratique. Le vrai dialogue, le véritable échange, suppose donc l'abandon des opinions, ou du moins, l'acceptation de leur remise en question possible.

B- Les limites du relativisme développé en I

1) Et puis que dire de l'idée selon laquelle il vaut mieux ne pas mettre en question ce à quoi tout le monde croit communément, ce qui passe pour être bien et mal, etc., par la majorité d'entre nous, ou même, dans une société donnée ? Est-ce parce que l'on nous l'a inculqué, que c'est bien ? On peut au contraire dire que si on acceptait toujours l'opinion commune, alors, l'humanité n'aurait jamais pu progresser ! Cf. lutte contre l'esclavage, etc. Remise en question des traditions : acceptera-t-on n'importe quoi, n'importe quelle norme, sous prétexte que tout le monde, autour de nous, l'accepte ? Cela serait finalement contraire à la morale ! Prenons l'exemple de l'excision : ici, rester dans l'opinion commune, refuser de remettre en question la tradition, ou la culture à laquelle on appartient, n'est-ce pas un crime contre l'humanité ? Ne faut-il pas cesser, dans ce cas, d'être relativiste ? N'est-ce pas en faisant preuve d'esprit critique que l'on pourra lutter contre ce genre d'ignominies ? Ici, rester dans l'opinion commune serait une attitude de lâcheté, cela reviendrait à laisser faire l'intolérable. Tout n'est pas acceptable dans les idées reçues, certaines idées reçues peuvent être dangereuses pour l'humanité. Il ne faut donc pas rester dans l'opinion commune !

2) On dénoncera aussi, par conséquent, la thèse selon laquelle chacun aurait le droit d'avoir son opinion, c'est-à-dire, d'avoir l'avis qu'il veut sur une question donnée. Cela ne peut valoir que dans la mesure où ces opinions ne remettent pas en question les libertés fondamentales d'autrui, où je ne mets pas en question, par mes propos, l'idée d'humanité. Par exemple, dire que les Juifs doivent être exterminés, soutenir des opinions racistes, etc., cela ne peut être accepté. On ne peut rester dans l'opinion (personnelle) qu'à condition de ne pas avoir d'opinions insoutenables...

Bilan de II : Ainsi, contrairement à ce qui a été vu dans la partie II, nous dirons ici que rester dans l'opinion, commune et/ ou personnelle, n'est pas sans poser quelques difficultés quant à la vie en collectivité ! Il est peut-être moral de s'en éloigner, si l'on veut véritablement respecter l'autre et avoir de véritables échanges ...

Troisième partie : si le doute permanent est certes exagéré, faut-il pourtant rester dans l'opinion, ne jamais réfléchir ?

Pour le moment, notre réflexion a été menée uniquement en fonction de critères utilitaires. On s'est demandé si rester dans l'opinion pouvait être d'une quelconque utilité sociale, ou même vitale. Pourrait-on vivre en société sans opinions ? Pourrait-on même survivre sans opinions ? : voilà les questions auxquelles nous avons essayé, dans nos deux premières parties, de répondre. Mais essayons maintenant de nous dégager de ce critère d'utilité. Quand les philosophes prétendent qu'il est nécessaire de se débarrasser des opinions, de les remettre en question, ils ne prétendent pas le faire parce que c'est utile, mais parce que vivre dans l'opinion ce n'est tout simplement pas digne d'un homme digne de ce nom. On y perdrait ce qui fait de nous des hommes.

Pourquoi ? Pour y répondre, nous pouvons tout simplement nous demander : qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qui distingue l'homme des autres êtres vivants ? Reprenons pour ce faire l'analyse menée par **Kant** dans ses *Fondements de la métaphysique des mœurs*. Tous les êtres vivants se caractérisent par la recherche du bien-être, de la satisfaction de leurs instincts. Or, l'homme, lui, se caractérise justement par la capacité à pouvoir se dégager de ces instincts. Il n'est pas contraint à suivre la nature, il peut se donner des fins morales, ce qui suppose nécessairement de désobéir aux instincts. Etre capable de faire le bien des autres, agir de manière désintéressée, tout cela n'est possible que parce que l'homme a en lui de quoi désobéir à son côté naturel, à ses pulsions, à ses instincts ; cette capacité, c'est la raison. Pour Kant, le fait d'être doué de raison implique la valeur de l'homme, le respect qui lui est dû. C'est ce qui fonde la morale kantienne, morale universelle, qui s'énonce essentiellement sous la forme de l'impératif catégorique : « agis toujours de telle sorte que tu traites autrui, aussi bien dans ta personne que dans la personne de toute autre, toujours en même temps comme une fin et jamais seulement comme un moyen » (expliquer la formule).

Cela signifie, pour notre propos, que si un homme met sa raison de côté, il ne respecte pas l'idée d'humanité, et commet un crime contre l'humanité. Par conséquent, quelqu'un qui refuserait systématiquement de réfléchir, qui resterait dans l'ignorance, serait quelqu'un qui refuserait de « cultiver » ce qu'il y a de plus précieux en lui, puisque c'est la réflexion qui fait de lui un homme, qui le distingue des animaux.

Rester dans l'opinion serait par conséquent quelque chose de répréhensible « absolument ». C'est ce qu'il y a de pire pour un homme. On répondra donc à la question posée que rester dans l'opinion commune n'est jamais bien. Par contre, si on assimile l'opinion personnelle à l'esprit critique, au courage d'affronter les opinions communes comme les siennes (assez paradoxalement !), alors, on pourra dire que l'opinion personnelle est quant à elle louable. Il faut avoir le courage de penser par soi-même (comme le dit Kant dans l'essai ... « aie le courage de te servir de ton propre entendement ! »). Il est indigne de s'en remettre aux autres en ce qui concerne la pensée, puisque sinon nous ne sommes plus des humains. Cessons d'être lâches face aux efforts intellectuels, car il en va du sort de l'humanité !

Conclusion

Dans un premier temps, il nous a paru aller de soi que l'opinion était nécessaire à l'ordre social, à l'entente entre les hommes. Pourtant, nous avons vu que le droit d'avoir les opinions qu'on veut, et le fait de ne jamais s'opposer à l'opinion commune, pouvait être dangereux socialement, et freiner à la fois la communication entre les hommes, ainsi que l'évolution du droit et de la morale. Pour finir, nous avons vu que si rester dans l'opinion pouvait être une attitude critiquable, ce n'est pas seulement en vertu du critère d'utilité (sociale/ vitale) pris pour guide dans les deux premières parties, mais surtout parce que finalement il est indigne d'un homme de ne pas réfléchir, de ne pas exercer sa raison.